

*ÉTÉ*

Etait-ce perdu d'avance, notre relation avec Marie ? L'été précédent notre séparation, j'avais passé quelques semaines à Shanghai. Ce n'était pas un déplacement professionnel, plutôt un voyage d'agrément, même si Marie m'avait confié une sorte de mission (mais je n'ai pas envie d'entrer dans les détails). Le jour de mon arrivée en Chine, un monsieur Z., relation d'affaires de Marie, était venu m'accueillir à l'aéroport. Je ne l'avais vu qu'une fois auparavant, et il m'attendait en chemisette blanche à manches courtes et lunettes noires dans le hall de l'aéroport. Il me sourit à distance, et, m'ayant demandé en anglais si j'avais fait bon voyage, il m'offrit presque aussitôt un téléphone portable en guise de cadeau de bienvenue, ce qui me plongea dans une extrême perplexité. Je ne comprenais pas très bien l'urgence qu'il y avait de me doter d'un téléphone portable (un portable d'occasion, gris terne, sans emballage ni mode d'emploi), pour me localiser en permanence, surveiller mes déplacements et me garder à l'oeil ? Je ressentais une inquiétude diffuse, encore renforcée par la fatigue du voyage et le stress d'arriver dans un pays inconnu, et je suivais mon hôte vers la sortie dans le grand hall des arrivées de l'aéroport de Shanghai Pudong, l'esprit assailli de questions sans réponses qui m'angoissaient.

Passées les portes en verre coulissantes de l'aéroport, l'homme fit un bref appel muet de la main, et une Mercedes grise flambant neuve vint se garer devant nous au ralenti. Il s'installa au volant, laissant le chauffeur monter à l'arrière après avoir ranger mon sac de voyage dans le coffre, et m'invita à prendre place à côté de lui, dans un confortable fauteuil aux accoudoirs en cuir crème, tandis qu'il jouait avec une touche pour augmenter la climatisation, qui se mit à vibrer doucement dans l'habitacle. Je sortis de ma poche l'enveloppe en papier kraft que Marie m'avait chargé de lui remettre, qui contenait vingt-cinq mille dollars en liquide. Il l'ouvrit, fit glisser le doigt sur les coupures pour compter l'argent rapidement, et rangea l'enveloppe dans la poche arrière de son pantalon. Il boucla sa ceinture de sécurité, et nous quittâmes lentement l'aéroport pour prendre l'autoroute en direction de Shanghai. Nous ne parlions pas, il ne parlait pas français et à peine anglais, nous échangeions des sourires de temps à autre. Je tenais toujours gauchement sur mes genoux le téléphone portable qu'il m'avait offert, ne sachant qu'en faire et continuant de me demander pourquoi on me l'avait donné (simple attention de bienvenue ?). Je savais que ce monsieur Z. menait depuis quelque temps des opérations immobilières en Chine pour le compte de Marie, sans doute à la limite de la légalité, peut-être même douteuses et illicites, achats et ventes de baux commerciaux entachés de corruption et de commissions occultes pour acquérir de nouvelles vitrines dans le Sud de la Chine (avec des projets déjà bien avancés d'ouvrir des succursales à Shenzhen et à Guangzhou), mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais entendu dire qu'il était lié au crime organisé.

Arrivé à l'hôtel Hansen où une chambre m'avait été réservée, garant la Mercedes grise dans une cour privée intérieure, Zheng Zhang (ou monsieur Z., je l'appellerai également l'un et l'autre), ne me laissant pas beaucoup d'initiative, alla chercher mon sac de voyage dans le coffre de la voiture et m'accompagna à la réception de l'hôtel. Il n'était en rien à

l'origine de la réservation de la chambre, qui avait été faite depuis Paris par une agence de voyage (une formule *Escapade* d'une semaine, voyage et hôtel compris, à laquelle j'avais fait ajouter une semaine de séjour supplémentaire), mais, comme je ne parlais pas chinois, il continua de prendre les choses en mains et se présenta seul à la réception pour enregistrer mon arrivée, refusant même que je l'accompagne au comptoir et me contraignant à aller m'asseoir à l'écart en l'attendant. Je l'attendais sur le canapé près de la baie vitrée de l'entrée, seul avec mon téléphone portable, et je le regardais remplir ma fiche de renseignements à la réception. A un moment, il revint vers moi, rapide, soucieux, la main pressée, et me demanda mon passeport. Il retourna au comptoir et je fixais mon passeport avec inquiétude, ne le quittant pas des yeux tandis qu'il passait de main en main, craignant de le voir soudain escamoté comme dans un tour de bonneteau entre les mains de l'employé qui le feuilletait derrière le comptoir. Après quelques nouvelles minutes d'attente, monsieur Z. revint vers moi avec la carte magnétique de ma chambre, rangée dans un petit étui en carton rouge et blanc décoré d'idéogrammes, mais il ne me la donna pas, il la garda à la main. Il ramassa mon sac de voyage et m'invita à le suivre, prit le chemin des ascenseurs pour monter dans ma chambre.

C'était un hôtel trois étoiles, propre et calme, nous ne croisâmes personne à l'étage, je suivais monsieur Z. qui portait mon sac de voyage dans un couloir désert, un chariot de ménage abandonné encombrait le passage. Monsieur Z. introduisit la carte magnétique dans la serrure de ma chambre, et nous entrâmes dans la pièce, très sombre, les rideaux étaient fermés. Je cherchai à allumer la lumière dans le couloir, mais les balanciers des interrupteurs tournaient à vide. Je voulus allumer la lampe de chevet, mais elle ne marchait pas non plus, il n'y avait pas d'électricité dans la pièce. Monsieur Z. m'indiqua un petit réceptacle fixé au mur près de la porte d'entrée, dans lequel il fallait glisser la carte pour obtenir le courant. Il fit glisser lentement la carte dans l'urne, en démonstration, et toutes les lumières s'allumèrent à la fois dans la chambre, aussi bien dans la penderie que dans le cabinet de toilette, un ventilateur se réveilla dans la salle de bain et l'air conditionné se mit bruyamment en route dans la chambre. Monsieur Z. ne disait rien, il regardait autour de lui, détaillait les éléments de la chambre et alla ouvrir les rideaux. Il resta un instant, pensif, près de la fenêtre, à regarder la Mercedes en contrebas dans la cour intérieure. Je crus qu'il allait partir, mais non, il s'assit sur l'unique fauteuil de la chambre, se croisa les jambes et sortit un téléphone portable de sa poche, ultracompact, beaucoup plus sophistiqué que le mien, et, sans paraître se préoccuper le moins du monde de ma présence (j'attendais debout dans la chambre, j'étais crevé par le voyage et j'avais envie de prendre une douche), il composait un numéro sur le cadran en suivant à la lettre les instructions d'une carte téléphonique bleutée posée sur sa cuisse, sur laquelle était écrit IP, suivis de caractères chinois et de chiffres codés. Il recommença à une ou deux reprises, paraissait perdre patience, avant d'arriver à ses fins et d'attirer brusquement mon attention, d'un grand geste de la main, me faisant venir, accourir à ses côtés, pour me tendre précipitamment l'appareil, je ne savais où parler, ni quoi dire, ni qui me parlerait, ni en quelle langue, avant d'entendre une voix féminine dire allô, apparemment en français, allô, répétait-elle. Allô, finis-je par dire. Allô, dit-elle. Le quiproquo était complet (je me sentais mal, j'avais envie de raccrocher, mais je ne savais sur quelle touche appuyer). Les yeux perçants et attentifs levés vers moi, Zheng Zhang m'invitait à entamer la conversation en répétant le nom de Marie — Marie, Marie, disait-il en désignant l'appareil — et je finis alors par comprendre qu'il avait composé le numéro de téléphone de Marie à Paris, le seul qui était en sa possession, et que j'étais en communication avec une secrétaire de la maison de couture *Allons-y Allons-o* à Paris. Je n'avais pas du tout envie de parler à Marie maintenant, surtout en présence de cet homme (je déteste téléphoner en présence de tiers), et, me sentant de plus en plus mal dans cette chambre, je voulus de nouveau raccrocher, mais je ne savais comment procéder, je lui rendis le téléphone, comme un objet incandescent qui me brûlait les doigts. Il replia le téléphone en deux, pensif. Il reprit la carte téléphonique posée sur sa cuisse, la tapota contre le dos de sa main comme pour l'épousseter et me la tendit. For you, me dit-il, et il m'expliqua en anglais que, si je voulais téléphoner, je devais exclusivement me servir de cette carte, composer le 17910, puis le 2, pour avoir les

instructions en anglais (le 1 en mandarin), puis le numéro de la carte, suivi du code (PIN) 4447, puis le numéro, 00, pour l'étranger, 33 pour la France, etc. Understand ? dit-il. Je dis que oui, plus ou moins (le principe, en tout cas, peut-être pas les détails, je n'avais pas retenu tous les numéros). Si je voulais téléphoner, me dit-il, il fallait toujours passer par l'intermédiaire de cette carte, toujours, et, me désignant le téléphone de la chambre posé sur la table de chevet, il me fit non à distance de la main, avec force, comme un ordre, un commandement. No, dit-il. Understand ? Never (very expensive, dit-il, very very expensive).

Dans les jours qui suivirent, Zheng Zhang se contenta de m'appeler une ou deux fois sur le téléphone portable pour m'inviter à déjeuner ou simplement me demander des nouvelles de mon séjour, puis il cessa de m'importuner de ses prévenances assidues et nos relations prirent un tour plus équilibré, de distance et de civilité (dans le fond, même en Chine, moins on a de relations avec les gens, meilleures elles sont).

Depuis mon arrivée, je passais mes journées seul, je ne faisais pas grand-chose, je ne connaissais personne. Je me promenais dans la ville, je mangeais au hasard, des brochettes dans la rue, de rognons ou de canard, des bols de nouilles brûlants dans des bouis-bouis bondés, parfois des menus plus élaborés dans des restaurants de grand hôtel, où je consultais longuement la carte dans des salles à manger kitsch et désertes. L'après-midi, je faisais la sieste à l'hôtel, et je ne ressortais qu'à la nuit tombée, quand l'air s'était quelque peu rafraîchi. Je marchais dans la nuit tiède, perdu dans mes pensées, remontais la Nanjing Road, indifférent au bruit et à l'animation des boutiques illuminées de néons multicolores, et, mes pas aimantés par le fleuve, je finissais toujours par déboucher sur le Bund. Je traversais le passage souterrain, et je me promenais lentement le long du fleuve, laissant traîner le regard sur la rangée de vieux bâtiments européens aux toits illuminés qui jetaient dans la nuit un halo de lumière verte dont les pâleurs d'émeraude se reflétaient dans le fleuve. Sur l'autre rive, par-delà les flots encrassés de déchets végétaux, boues et algues qui stagnaient dans l'obscurité dans un ressac majestueux en suspension à la surface de l'eau, c'était la ligne futuriste des gratte-ciel de Shanghai qui se dessinait dans la nuit, avec la boule caractéristique de l'Oriental Pearl, et, plus loin, sur la droite, comme en retrait, modeste et à peine éclairée, la majesté discrète de la tour Jinmao. Accoudé à une rambarde de la berge, pensif, je regardais la surface noire et ondulante du fleuve sous le ciel étoilé.

Était-ce perdu d'avance, notre relation avec Marie ? Et que se serait-il passé si je n'avais pas rencontré Li Qi lors de ce séjour ? Dans la nuit du 16 au 17 août, je voyageais avec Li Qi dans le train de nuit qui relie Shanghai à Pékin. Il n'était pas prévu que j'aie à Pékin pendant ce voyage, et la décision d'y passer quelques jours avait été prise à l'improviste, la veille, dans un restaurant où nous dînions ensemble (je connaissais à peine Li Qi, je l'avais rencontrée lors d'un vernissage où m'avait convié Zheng Zhang). Elle m'avait expliqué qu'elle devait se rendre à Pékin le lendemain pour son travail et m'avait convaincu de l'accompagner, je ne pourrais rester qu'une ou deux nuits à Pékin, au moins pour voir la Cité interdite et le Palais d'été, on ne pouvait quitter la Chine sans les avoir visités, rien ne m'empêchait de revenir dès le surlendemain, le train de nuit était confortable et ne coûtait presque rien, et, de toutes manières, je n'avais rien de particulier à faire à Shanghai. J'avais hésité, pas très longtemps, et je lui avais souri, je l'avais regardée dans les yeux en m'interrogeant sur la nature exacte de cette proposition et de ses éventuels, implicites et déjà délicieux, sous-entendus amoureux.

Le jour du départ, j'avais quitté l'hôtel en début de soirée, et, comme j'avais du temps devant moi, plutôt que de prendre un taxi, je m'étais rendu à la gare en autobus, un périple de plus d'une heure dans la circulation de Shanghai, qui me mena de grandes artères embouteillées à de petites ruelles terreuses à peine éclairées encombrées de passants, d'échoppes et de vélos. Je n'avais pas pris de bagage, seulement mon sac à dos, qui contenait quelques affaires de toilettes, mon appareil-photo et un jeu de pellicules, ainsi que le téléphone portable dont je ne me servais pas et qui ne sonnait

jamais (mais personne n'avait le numéro à l'exception de monsieur Z. et de Marie, que j'avais appelée un soir pour lui donner de mes nouvelles). Il faisait déjà nuit lorsque l'autobus arriva et je descendis sur le parvis, avançai dans la foule en direction de la gare en cherchant Li Qi des yeux. Je ne la voyais pas. Je ne savais pas si elle viendrait (tout ceci avait été si soudain, deux jours plus tôt, je ne la connaissais pas encore).

Nous nous étions donné rendez-vous devant la gare, autant dire en Chine, des milliers de personnes se pressaient autour de moi sur le parvis, qui prenaient la direction des autobus ou des bouches de métro, entraient et sortaient du bâtiment principal, tandis que, assis par terre le long des portes transparentes, plusieurs centaines de voyageurs demeuraient là en attente de je ne sais quoi, désœuvrés, avec quelque chose de borné et de noir dans le visage, des paysans qui venaient d'arriver ou qui attendaient un train pour repartir dans leurs campagnes, avec des quantités inimaginables de valises et de sacs mal ficelés, des caisses mal fermées, des cartons entrouverts, des fourniments, des baluchons, des jerrycans, des gros sacs en jute et des bâches nouées à la diable dont dépassaient des outillages et des ustensiles de cuisine. J'attendais à quelques mètres de l'entrée, et j'étais constamment importuné par des mendiants, qui m'approchaient prudemment après m'avoir jaugé un instant à distance, et finissaient par s'éloigner en claudiquant, une béquille sous l'aisselle, tandis qu'une femme apathique demeurait à côté de moi, le regard buté, voûtée et la main tendue, les yeux infiniment tristes, indifférente à mes refus. Je me sentais mal et je commençais à m'inquiéter — peut-être nous étions-nous mal compris sur le lieu de rendez-vous ? —, quand je la vis soudain arriver au loin, qui fendait la foule à grands pas et se hâtait vers moi avec une valise à roulettes, lumineuse et essoufflée. Elle me prit le bras et me sourit pour excuser son retard. Elle était là, elle était venue. Mais, quasiment en même temps, dans son sillage pour ainsi dire, à quelques mètres derrière elle, j'aperçus dans la nuit le visage de monsieur Z. caché derrière ses lunettes noires, qui s'avavançait lentement sur le parvis en chemisette grisâtre en faisant tinter ses clés de voiture. Après avoir salué nos retrouvailles d'un sourire qui me parut légèrement goguenard, comme s'il voulait souligner le mauvais tour qu'il venait de me jouer — ou que j'aurais essayé moi-même de lui jouer et dont il n'aurait pas été dupe — il s'éloigna de quelques mètres pour passer un coup de téléphone sur son portable. Que faisait-il là, avait-il simplement accompagné Li Qi en voiture à la gare ? Certes, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Li Qi connaisse monsieur Z., c'était même lui qui me l'avait présentée. Mais, alors que, quelques instants plus tôt, tout me semblait limpide et délicieusement prometteur, je me sentais à présent envahi par une vague d'inquiétude et de doute. Et je fus encore plus désorienté quand Li Qi m'apprit en me désignant monsieur Z. du regard — il était toujours en train de téléphoner et je le voyais parler à l'écart sans nous quitter des yeux — qu'il venait avec nous à Pékin.

Dans les minutes qui suivirent, tandis que nous nous éloignions tous les trois dans une direction opposée à celle de la gare — je ne comprenais rien à ce qui se passait, mais je ne posais pas de question, depuis que j'étais en Chine, tant de choses me paraissaient obscures et incompréhensibles, que je n'essayais même pas d'élucider, me laissant simplement porter par le cours des événements —, je me laissai englober par la foule, mon sac à dos sur l'épaule, et je suivais Li Qi et monsieur Z à distance en les regardant progresser dans la nuit sur le parvis. Ils traversèrent l'avenue parmi les phares des voitures pour rejoindre le trottoir opposé et entrer dans un vieux bâtiment en pierres où régnait une lumière électrique jaunâtre. Deux policiers en faction veillaient à la porte, indifférents et silencieux, en uniforme, une matraque au côté. C'était un vaste hall aux allures de salle de paris clandestins qui bruissait d'animation, avec une billetterie en bois vieillote et déserte, des mégots sur le sol, des vieux papiers, des crachats humides qui luisaient d'un éclat nacré dans l'ombre blafarde, des barquettes de repas entamés avec des restes de sauce collés aux montants des cartons pliés et déformés abandonnés par terre contre les murs. Nous étions à peine entrés dans le hall (je les avais rejoints et me tenais aux côtés de Li Qi, qui faisait glisser silencieusement sa valise derrière elle), que nous fûmes abordés par une nuée d'hommes qui nous suivirent à la trace, véhéments et volubiles, en nous présentant de petits tickets rectangulaires sur lesquels

étaient inscrits diverses inscriptions mystérieuses, qu'ils tâchaient de nous glisser entre les mains. Loin de vouloir les écarter pour se rendre aux guichets, monsieur Z. se mit à examiner les différents tickets de train qu'on lui proposait ainsi au marché noir, et suivit un petit groupe derrière un pilier, où il sortit de sa poche une pleine liasse de billets de cent yuans rouges clairs. Cerné par une dizaine de types qui le collaient de près, je ne le voyais presque plus, seule sa tête dépassait encore d'un hérissément de bras en mouvement, il détacha en les comptant ostensiblement six billets de sa liasse et les tendit au vendeur, qui les repoussa violemment, la mine outrée, gesticulant pour dire qu'il ne pouvait accepter une telle offre, mimant qu'on l'égorgeait, et chercha à se saisir de force de la liasse pour obtenir davantage dans une négociation devenue maintenant sauvage qui était en train de virer à l'incident, à la rixe, au pugilat. Finalement, se dégageant de la pression du groupe en sortant une dernière poignée de petites coupures froissés de la poche poitrine de sa chemisette, monsieur Z. ajouta trois billets de vingt yuans chiffonnés aux six coupures de cent yuans qu'il proposait, et l'échange se fit, rapidement, brutalement, trois tickets de train Shanghai-Pékin contre six cent soixante yuans.

Au moment d'entrer dans la gare (j'avais voulu rembourser immédiatement monsieur Z., mais il n'avait rien voulu savoir, j'étais son hôte, et il avait refusé mon argent), nous fûmes soumis à un contrôle de sécurité sévère, digne d'un aéroport, une rangée de policiers en uniforme observaient les voyageurs qui passaient le portique détecteur de métaux et en arrêtaient un de temps à autre pour lui poser quelques questions et contrôler son identité. J'avais déposé mon bagage sur le tapis roulant pour le passer aux rayons X, et un agent de sécurité en uniforme assis dans une cabine vitrée examinait son contenu sur son écran de contrôle, les contours noirs et nets, stylisés et ombrés, comme irradiés, de l'appareil-photo et du téléphone portable, tandis que mes sous-vêtements, plus éthérés, grisâtres et à peine matérialisés, paraissaient flotter sur une corde à linge invisible à la surface de l'écran. Passé le contrôle, nous pénétrâmes dans le vaste hall de la gare et prîmes un escalator pour monter au premier étage, suivîmes de longs couloirs aveugles percés de portes d'embarquement fermées, avant de pénétrer dans la salle d'attente réservée à notre train qui était déjà bondée, nous frayant difficilement un chemin dans la foule vers des tourniquets condamnés que surveillait une armée de contrôleurs. Nous nous tenions debout dans la file d'attente, compressés de toutes parts, toutes les places sur les bancs étaient prises, des bagages jonchaient le sol, des amoncellement de sacs et de valises, on pouvait à peine bouger un pied devant nous sur le sol. Monsieur Z. nous dit qu'il allait acheter de l'eau pour le voyage et retraversa péniblement la foule en sens inverse, et, pour la première fois depuis la veille, je me retrouvai seul avec Li Qi. Elle était juste devant moi dans la file d'attente, et nous ne disions rien. Je regardais son visage immobile et songeur, et je me demandais quelle était la nature des sentiments qu'elle éprouvait à mon égard. Je ne comprenais pas très bien pourquoi elle m'avait proposé de faire ce voyage avec elle, alors que, dans le même temps, elle proposait à monsieur Z. de nous accompagner (car c'était vraisemblablement elle qui avait parlé à monsieur Z. de ce voyage, comment, sinon, aurait-il été au courant ?). Mon trouble alla encore croissant quand Li Qi, qui était restée plutôt distante et réservée avec moi depuis son arrivée, profita de l'absence de monsieur Z. pour ouvrir sa valise, coincée entre ses jambes, et en sortir un cadeau, et même deux cadeaux, un livre et une eau de toilette, qu'elle m'offrit les yeux baissés, avec une émotion visible. Je lui souris, ne sachant que faire pour la remercier. Je regardais le livre et le flacon d'eau de toilette sans rien dire, et, pour mettre un terme au trouble réciproque dans lequel nous nous trouvions, anticipant mes remerciements qui tardaient à venir, elle se rapprocha de moi dans la foule qui nous serrait de près et me fit la bise, avec une timidité maladroite qui me troubla d'autant plus que nos lèvres s'effleurèrent pas si fortuitement tandis que nos yeux se croisaient furtivement.

Je revois le train de nuit immobilisé sur le quai de la gare de Shanghai quelques minutes avant le départ, les wagons bleus bombés éclairés de l'intérieur, à travers les fenêtres on devinait les rangées de couchettes dans les compartiments. Nous

remontions le long du train dans la pénombre verdâtre d'un quai sombre qu'éclairaient çà et là de puissants réverbères blancs qui diffusaient une lumière blafarde le long du convoi, des contrôleurs en uniforme quasi militaire se tenaient de manière martiale à la porte des wagons. Monsieur Z. nous précédait et présenta les billets de marché noir au contrôleur, une jeune femme en uniforme bleu rouge, avec casquette et galons dorés, qui avait la charge de notre voiture et nous fit monter dans le train après avoir vérifié longuement nos identités (elle tournait et retournait mon passeport, examina avec attention mon visa) et coché des numéros sur sa feuille de contrôle. Nous progressions difficilement dans la cohue du couloir pour rejoindre nos places, passant devant des gens assis sur des strapontins, qui se levaient ou déplaçaient leurs genoux pour nous laisser passer. Aucune cloison ne séparait le couloir des compartiments, et le wagon avait des allures de salle commune ou de dortoirs, on voyait des gens installés partout, qui mangeaient un sandwich et buvaient du thé assis sur leur couchette la tête ployée sous le auvent de la couchette médiane, ou nichés au sommet, tels des rapaces solitaires, étendus en chien de fusil, un livre à la main, les pieds en chaussettes sur le protège-drap blanc. Un chariot de boisson et de fruits frais était coincé au milieu de l'allée, l'employé tempêtait pour se frayer un chemin, se retournait pour essayer d'attirer l'attention d'un contrôleur. Ici et là dans le couloir, quelqu'un était perché sur une échelle, qui hissait des sacs et des valises et les casait dans les caissons à bagage sous les yeux d'un couple de vieux resté en bas. Nous prîmes possession de nos couchettes (monsieur Z et moi en bas, et Li Qi au milieu), et, après être resté quelques instants désœuvré sur ma couchette, tandis que monsieur Z pelait une orange avec un cran d'arrêt en face de moi, je me relevai et allai attendre le départ du train dans le couloir, me penchai à la vitre pour voir le train s'éloigner le long du quai blafard.

Environ une demi-heure après le départ du train, comme nous remontions le convoi en direction du wagon-restaurant, longeant les couloirs en titubant le long des vitres et passant de wagons en wagons, dans ces sas minuscules protégés de parois en accordéon qui enjambent le vide et où règne un vacarme infernal dès qu'on ouvre la porte, je remarquai qu'une des portes de communication entre deux wagons avait été brisée, sans doute récemment, des éclats de verre jonchaient le sol du couloir et des traces de sang séché constellaient la paroi, une tache plus grande, centrale, et des milliers de gouttelettes autour, minuscules, pailletées, d'une couleur rouge brun. Un simple plastique maintenu par des bandes adhésives de mauvaise qualité et que les courants d'air faisaient battre mollement avait été fixé à l'endroit où la vitre avait été cassée, entortillé autour des barres de protection de la porte. Il n'y avait aucun vestige d'une éventuelle bagarre ou de quelque accident, aucune trace qui permettait de deviner ce qui avait pu se passer. Je regardais cette tache de sang immobile et inquiétante, mystérieuse et presque menaçante. Monsieur Z. avait contourné le verre brisé sur le sol et avait continué de l'avant en direction du wagon-restaurant, mais Li Qi s'était arrêtée à côté de moi, et, dans la brève hésitation que je marquai avant de repartir, nos épaules se touchèrent, s'effleurèrent presque consciemment, il était impossible qu'elle n'ait pas remarqué ce contact fugitif entre nos corps (ou était-ce seulement mon imagination qui s'était enflammée à ce simple contact fortuit ?), nos regards se croisèrent et je sus alors avec certitude qu'elle aussi avait été consciente de ce contact intime et secret entre nous, comme une ébauche, la très rapide esquisse d'une étreinte plus complète qui ne tarderait plus.

Nous avons pris place dans le wagon-restaurant et commandé quelques plats, des brochettes d'abat, des nouilles sautées, des champignons et du tofu. La nappe était tachée de traces de thé et de sauce d'un précédent repas, des cendres débordaient d'un cendrier rempli de mégots. Au fond du wagon, près des cuisines, un jeune Chinois était avachi torse nu sur une banquette, un mouchoir ensanglanté en boule sur l'arcade sourcilière. Il paraissait sans force, sa chemise blanche couverte de sang séché qu'il avait enlevée et posée sur la table parmi des restes de repas, froissée, chiffonnée, une manche baignant dans la sauce, et deux flics en uniforme étaient assis en face de lui et lui posaient question sur question sans ménagement, lui secouant le bras de temps à autre pour qu'il réponde. Mais le jeune type paraissait à bout de force, au bord de

l'évanouissement, et un filet de salive s'écoulait de ses lèvres, il transpirait lourdement, le front et le cou moite, la sueur allait se mêler aux filets de sang séché sur ses joues et sur ses seins, collé autour de ses tétons. Il y avait un petit attroupement autour de lui, six ou sept personnes, dont une fille surexcitée, les cheveux en désordre, avec un escarpin rouge tordu à la main, qu'elle brandissait de temps à autre pour menacer le type et ponctuer ses phrases.

Nous avons fini de dîner, les rapiers de nos plats étaient vides et barbouillés de sauce, nos baguettes posées devant nous en désordre sur la table. Une demi-douzaine de cannettes de bière vides s'amassaient sur la nappe douteuse, d'un blanc sale, en épais coton rêche. Il n'y avait presque plus personne dans le wagon-restaurant, et je regardais le paysage dans la nuit par la vitre, des champs et des rizières, des ombres d'arbres au loin qui formaient une ligne crénelée à l'horizon. Une serveuse, les gestes las, avec un tablier blanc et une petite couronne de tissu dans les cheveux, remontait le wagon en débarrassant les tables les unes après les autres, prenait les plats et les assiettes sales et les répartissait sur un chariot, puis s'emparait des nappes, d'un seul geste, un pincement des doigts au centre de la table, et les jetait dans un grand panier à linge qu'elle faisait avancer à son rythme sur le sol en le traînant par terre entre ses jambes. Monsieur Z avait demandé l'addition, et il transpirait en silence dans sa chemisette grisâtre, se passant à l'occasion un mouchoir sur le front et dans le cou. Je regardais sa silhouette épaisse qui se détachait sur fond de nuit en reflet sur la vitre. Il avait toujours ses lunettes de soleil, très noires, en forme de Ray-Ban, son visage luisait légèrement et il portait une fine chaîne d'or autour du cou, une grosse montre de plongée hyper-sophistiquée au poignet. Il devait avoir une quarantaine d'années, le visage rond, les traits empâtés, et une couleur de peau légèrement cuivrée. Je le regardais, et son aura puissante et silencieuse me semblait lourde d'inquiétude et de menaces diffuses.

Nous n'avions pas échangé trois phrases depuis le début de la soirée, de temps à autre il me désignait quelque chose de façon bourrue (ma cannette de bière vide pour savoir s'il fallait en commander une autre, ou le chemin des toilettes, lorsque je m'étais levé, le regard indécis), parfois il m'adressait une phrase énigmatique en anglais, qu'il ponctuait d'un sourire amical d'une glaçante cordialité, auquel je répondais par un léger sourire, prudent, vague, acquiesçant, qui n'engageait à rien (je n'avais pas très bien compris ce qu'il me disait). Son anglais était sommaire, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple *forget* comme *fuck* (*don't fuck it*, m'avait-il simplement recommandé avec force en me donnant le billet de train, *no, no, don't care*, avais-je dit, de toutes manières, ce n'était pas mon genre). Depuis la fin du repas, il était maussade et silencieux, renfrogné, calé dans un coin de la banquette, l'épaule contre la fenêtre, un cure-dent en vaille aventure dans sa bouche. A un moment, il sortit son téléphone portable et composa pensivement un numéro sur le cadran. Il attendait qu'on décroche, regardant le paysage dans la nuit par la vitre en continuant de se curer les dents, son visage était vide, inexpressif, il dit quelques mots en chinois, calmement, comme s'il faisait un rapport succinct de la situation — et, même si c'était bien peu vraisemblable, je ne pus m'empêcher de penser qu'il parlait de moi, tant j'avais le sentiment d'être en permanence surveillé depuis que j'étais en Chine. La conversation se poursuivit, et, posant la main sur le dossier de son siège, il se leva et, je le vis faire quelques pas dans l'allée, déambuler dans le wagon le portable à l'oreille en faisant de grands gestes de son bras libre, il s'échauffait tout seul, sa voix devint furieuse, véhémence, son regard furibard, il se mit à crier dans l'appareil, par brèves scansions de syllabes crépitantes, de courtes rafales de mots chinois qu'il lâchait à un rythme de pistolet-mitrailleur. Le plus étonnant, quand il raccrocha et vint se rasseoir, c'est qu'il ne parut nullement affecté par la violence de la conversation qu'il venait de tenir. Il dit quelques mots à Li Qi sur un ton badin (du genre, quel con, vraiment, ce Yang Wu Fei), et rangea pensivement son téléphone dans la poche arrière de son pantalon.

Nous avons regagné nos couchettes dans le train endormi, et je me tenais allongé sur

le dos dans le noir, la tête sur un coussin, la main négligemment posée sur mon sac à dos. Monsieur Z était allongé à côté de moi sur la couchette voisine, le corps tourné vers la paroi, pieds nus, sa chemise qui sortait de son pantalon. J'entendais sa respiration régulière, il me semblait qu'il s'était endormi immédiatement dès que nous étions revenus. Il n'y avait pas un bruit dans le compartiment, si ce n'est le grondement régulier du train qui filait dans la nuit. Li Qi était allongée juste au-dessus de moi sur la couchette médiane, je ne pouvais pas la voir, mais je sentais qu'elle ne dormait pas, parfois je l'entendais bouger délicatement sur sa couchette. Une dizaine de minutes s'écoula ainsi, il faisait très chaud, j'avais entrouvert ma chemise, et, les yeux ouverts dans la pénombre, je pensais à Li Qi allongée au-dessus de moi. J'étais toujours en train de penser à elle, quand un de ses pieds arriva dans mon champ de vision, isolé et hésitant, en chaussette blanche, qui pendait dans le vide au-dessus de ma tête, puis l'autre pied, également en chaussette, ses deux pieds bientôt suivis de tout son corps, au ralenti et torsadé, qui se laissa glisser doucement vers le bas, un des pieds marquant un léger temps d'arrêt sur le bord de ma couchette, pour rejoindre avec agilité, d'un petit bond, le sol du compartiment. Silhouette silencieuse comme une ombre, elle évoluait sans bruit, furtive, ses sandales à la main, qu'elle chaussa l'une après l'autre dans le couloir, en déséquilibre sur une jambe. Elle revint vers le compartiment et se pencha vers ma couchette en s'approchant de mon visage, un doigt sur les lèvres, et nos regards se croisèrent intensément dans le noir.

J'avais pris mon sac à dos et l'avais rejointe dans le couloir, nous marchions l'un derrière l'autre dans le train endormi, hésitants, passant de wagon en wagon jusqu'à la voiture-restaurant, où nous trouvâmes porte close. Je me penchai à la vitre, il y avait encore de la lumière, les cuisines étaient ouvertes, une jeune fille en jeans et tee-shirt blanc faisait la vaisselle, on voyait passer de temps à autre la silhouette d'une serveuse. Li Qi frappa à la porte, tâcha d'attirer l'attention de quelqu'un, et, au bout d'un moment, traînant des pieds, un vieux cuistot en tablier blanc avec un chapeau de chef crasseux et tirebouchonné vint entrouvrir la porte, un mégot à la bouche. Il échangea quelques mots avec Li Qi, et je compris qu'il lui disait que c'était fermé et qu'il ne pouvait rien nous vendre. Li Qi insista et il alla nous chercher quelques cannettes de bière tièdes, qu'il dissimula dans un sac en plastique en échange d'un billet. Il referma la porte à clé, et nous revînmes sur nos pas dans le train désert, déséquilibrés de temps à autre par les brusques tangages du convoi. Il faisait particulièrement étouffant dans ces longs wagons sans lumière, qu'éclairaient des veilleuses bleu pâle exténuées, nous traversions des couloirs silencieux où des dizaines de personnes endormies reposaient comme des gisants sur leurs couchettes dans un murmure de faibles ronflements et d'éphémères quintes de toux. Ici et là quelqu'un nous barrait le passage qui somnolait sur un strapontin au milieu de l'allée, la tête couchée sur les bras en appui sur une tablette. Au moment de repasser devant la porte de communication brisée que j'avais repérée au début du voyage, je ressentis un agréable vent de fraîcheur me caresser le visage, la vitre cassée faisait courant d'air, qui avait été mal bouchée par un plastique virevoltant retenu par un adhésif effiloché, et un souffle rafraîchissant pénétrait dans le wagon. Nous nous arrêtâmes pour boire nos bières dans cet espace intermédiaire, sorte d'étroit vestibule à l'entrée du wagon sur lequel donnaient les portes des toilettes et du compartiment du contrôleur. Il n'y avait pas de débris de verre sur le sol, et, continuant à parler à voix basse, nos cannettes de bière à la main, nous nous assîmes par terre, de chaque côté de la grosse porte verrouillée du train que jouxtaient quelques marches métalliques.

Nous nous embrassâmes là, assis à même le sol, les corps maladroits et les bras emmêlés dans le vacarme du train qui filait dans la nuit.

Par la vitre crasseuse de la porte du train défilaient des fils électriques et des caténaires dans le ciel. Je me sentais étrangement bien, le ciel chargé d'ombres et de menaces du commencement de la nuit semblait s'être dégagé pour se substituer à un ciel pur, limpide et étoilé. J'étais assis sur le sol, immobile, légèrement ivre, la chemise entrouverte et la tête en arrière. Li Qi me regardait, vêtue d'un haut noir sans manche qui laissait ses épaules nues, et, les deux bras enroulés autour de ses genoux, elle me

souriait avec calme et douceur après ce premier baiser, le regard voilé de cette gravité empreinte de tristesse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de l'univers.

Le train filait dans la nuit noire, tous feux éteints dans la campagne chinoise. Nous traversions des champs et des forêts, passions des points d'eau et des passages à niveaux dans les ténèbres, seuls les phares de la locomotive devaient tracer un long faisceau jaune mobile à la surface de la terre. Toujours assis par terre contre la porte du train, nous nous embrassions les yeux fermés, mes cuisses collées contre les siennes, ma chemise blanche complètement ouverte, les pans froissés qui pendaient de chaque côté, et je sentais la main de Li Qi qui passait sur ma poitrine, légère et sinueuse, des gouttes de sueur perlaient sur mon front, s'attardaient sur mes clavicules. J'effleurais les mains et les bras nus de Li Qi, je touchais ses épaules, laissant courir mes doigts sur sa peau tiède, et, lorsque je soulevai son tricot pour passer la main sous le vêtement et lui caresser le ventre et les seins, je la sentis haleter et en même temps se relever, se redresser sur ses talons et lentement remonter le long de la paroi en m'entraînant avec elle sans retirer ma main de sous son vêtement. Elle me souffla qu'on ne pouvait rester là, et, regardant autour d'elle avec inquiétude, fuyant en me prenant par le bras, nous fîmes quelques pas en trébuchant contre les cannettes de bière qui se renversèrent et s'écoulèrent lentement par terre et elle m'entraîna vers le couloir et me fit entrer dans un cabinet de toilette, me poussa contre le lavabo et plaqua ses lèvres contre ma bouche pour m'embrasser.

C'était un réduit étroit, violemment éclairé, avec un grand miroir mural parsemé de taches et moucheté de zébrures qui surplombait un lavabo métallique sommaire doté d'un étroit robinet à pédale. Une fenêtre opaque, en hauteur, largement entrebâillée, donnait sur la nuit noire, et un courant d'air moite mêlé au grondement du train nous parvenait avec une force démesurée. La porte mal fermée battait sur elle-même au gré des cahots et des secousses du train. Li Qi m'embrassait avec fougue, elle m'avait retiré ma chemise et enfonçait ses ongles dans mon dos. J'avais soulevé son vêtement et l'avait fait passer par-dessus sa tête, l'avait dégagé de ses longs cheveux noirs auxquels il resta collé par l'aimant d'une décharge d'électricité statique qui me parcourut les doigts comme si je m'étais accroché à un chapelet de fil de fer barbelés. Je posai le vêtement encore vivant d'électricité sur le bord du lavabo, et j'aperçus fugitivement l'image de nos corps enlacés dans le miroir — je l'aperçus à peine et l'évitai aussitôt, gêné d'être confronté à une image de sensualité aussi violente — torses nus l'un et l'autre dans la lumière éclatante de cette pièce étroite, Li Qi haletante dans mes bras, vêtue d'un simple pantalon noir et de son soutien-gorge blanc, son torse mince contre mon corps, ses membres enroulés contre moi. Je caressais son corps, je caressais ses épaules et ses seins et, lorsque je voulus dégrafer son soutien-gorge, je la sentis se dérober avec grâce, dans une torsion glissante, se défaire de mon étreinte et aller fermer la porte, abattre le loquet. Dos à la porte, alors, immobile, elle m'attendait. Je m'avançai vers elle, passai les mains dans son dos et défit son soutien-gorge. Les bretelles tombèrent. Elle ne portait plus qu'une fine chaînette en or autour du cou. Ses seins étaient nus devant moi, et je levai la main, les caressai doucement, lentement, tandis que je sentais qu'elle se cambrait contre la porte, collait son bassin contre mon corps en gémissant. Puis, d'un coup, nous nous immobilisâmes. Quelqu'un venait d'essayer d'entrer dans le cabinet de toilette.

Nous ne bougions plus, nous avions défait précautionneusement notre étreinte, et nous nous tenions face à face, les bras ballants le long du corps, nos ardeurs salement refroidies. Nous nous regardions, immobiles, les yeux inquiets, mais je sentais croître en moi l'envie de l'embrasser de nouveau. Tout doucement, je levai la main et lui caressai le bras avec un doigt, remontai sur son ventre, sur ses seins, sur ses épaules, sans un bruit l'attirai à moi et la prit dans mes bras. La personne qui avait essayé d'ouvrir n'avait pas insisté, elle s'était éloigné, on entendait plus de bruit de l'autre côté de la porte, si ce n'est le grondement égal du train dans la nuit. Et nous nous embrassâmes encore sans un bruit.

Mais lorsque, quelques minutes plus tard, j'entendis le téléphone retentir dans mon sac à dos qui était resté à l'extérieur près de la porte du train, je sentis mon coeur battre plus vite et j'eus un moment de panique, plusieurs pensées très noires se bousculèrent dans mon esprit. J'avais toujours eu des relations difficiles avec le téléphone, un mélange de répulsion, de trac, de peur enfantine qui devait remonter très loin, une phobie, que je ne cherchais même plus à combattre et dont j'avais fini par m'accommoder, avec lequel j'avais fini par composer en me servant le moins possible du téléphone. J'avais toujours plus ou moins su inconsciemment que cette peur du téléphone était liée à la mort — peut-être au sexe et à la mort — mais jamais, avant cette nuit, je n'allais en avoir l'aussi affreuse confirmation.

Monsieur Z était derrière la porte. Il n'était pas parvenu à me faire ouvrir de mon plein gré, et il avait imaginé ce stratagème pour m'obliger à sortir. Sans doute ne dormait-il pas quand nous avons quitté le compartiment, sans doute faisait-il seulement semblant de dormir, allongé contre la paroi sur sa couchette, l'oreille aux aguets, il avait tout suivi et savait pertinemment ce qui se passait et où nous allions, il s'était relevé immédiatement après nous, et nous avait suivi à pas feutrés dans le couloir. Sans doute nous avait-il même surpris en train de nous embrasser, mais il avait encore attendu avant d'intervenir, il voulait savoir jusqu'où nous irions et ce n'est que lorsque il nous avait vus nous enfermer ensemble dans le cabinet de toilette et qu'il n'était plus en mesure de nous surveiller et de savoir exactement ce que nous faisons, d'entendre ce que nous disions, de voir ce que nous échangeons, commissions occultes, informations secrètes ou marchandises prohibées, qu'il avait décidé d'agir, d'abord en essayant d'entrer par lui-même dans le cabinet de toilette, escomptant peut-être que nous lui ouvririons et que tout rentrerait dans l'ordre. Mais nous n'avons pas ouvert, nous nous étions obstinés, nous avons persisté dans notre attitude de refus qui dénonçait implicitement notre culpabilité, et nous n'avons plus de moyen de fuir à présent, nous étions cernés.

Il sortit alors son téléphone portable de sa poche pour composer mon numéro de téléphone (sur ce portable dont il m'avait lui-même doté), et il attendait maintenant, caché de l'autre côté de la paroi, dans l'ombre du couloir. Il devait avoir la porte du cabinet de toilette en point de mire, et il la guettait, il attendait que je sorte pour aller répondre et que je m'avance à terrain découvert. J'entendais le téléphone qui continuait de sonner derrière la porte, j'imaginai avec détresse le sac à dos par terre près de la porte du train et le téléphone à l'intérieur qui continuait de sonner dans le vide, j'avais rapidement enfilé ma chemise et me tenais de profil contre la paroi à guetter les bruits dans le couloir. Le téléphone sonnait toujours, remplissait tout l'espace du cabinet de toilette et de mon esprit enflammé, les sonneries me brûlaient les oreilles et me paralysaient les membres, en même temps qu'elles me forçaient à agir, à bouger, comme un simple réflexe, un acte irréfléchi, le commandement inconscient qu'il y a de devoir répondre quand le téléphone sonne. Je soulevai le loquet et me jetai en avant dans le vacarme du train, je ne voyais encore personne, je pressai le pas dans le couloir et ramassai mon sac à dos au vol, l'ouvris sans m'arrêter, m'emparai du téléphone et en même temps m'enfuis, ouvris brusquement la porte de communication entre les deux wagons et fus accueilli par le violent appel d'air qui règne dans cet espace enténébré, terrifiant grondement de train lancé à pleine vitesse fugitivement amplifié dans le vent et la nuit, je traversai l'étroite passerelle qui tremblait dans le noir pour passer dans l'autre wagon et mes pieds trébuchèrent dans les éclats de verre qui jonchaient le sol. Je ne parvenais pas à trouver le bouton sur lequel il fallait appuyer pour décrocher, cela faisait déjà un moment que je disais "allô", "allô" dans le vide, et, lorsque je parvins enfin à décrocher, le portable à l'oreille, mon regard tomba sur la grande tache de sang séché au coeur de la paroi brisée, et j'entendis la voix de Marie au loin dans le combiné, les yeux posés avec hébétude sur le plastique mal fixé qui battait au vent furieusement.

C'était Marie qui appelait de Paris, son père était mort, elle venait de l'apprendre une dizaine de minutes plus tôt.